

La crise sanitaire actuelle enflamme les peurs. Quel lien faire entre les théories de l'effondrement, le récit de l'Apocalypse et l'épidémie du coronavirus? Regards croisés

Pandémie, Bible et collapsologie

ANNE-SYLVIE SPRENGER, PROTESTINFO

Coronavirus ► Depuis quelques jours, l'épidémie de coronavirus donne à notre quotidien des airs de fin des temps. Chacun a ses mots pour décrire la situation, ou plutôt exprimer ses peurs. Certains parleront d'Apocalypse, d'autres de collapse, ce concept si popularisé par les théories de l'effondrement. Y aurait-il de fait un lien entre ces récits de fin du monde?

«L'épidémie actuelle vient aujourd'hui créditer les théories de l'effondrement», pose sans détours le philosophe Dominique Bourg, spécialiste des questions environnementales. «Pendant cinquante ans, on a ridiculisé la collapsologie. Or, avec le coronavirus, on assiste bel et bien à une forme de collapse, dont on ne sait sur quoi il va déboucher.»

L'épouvante face aux épidémies n'est pas nouvelle. «Dans les imaginaires collectifs antiques, la maladie est évidemment un des signes annonciateurs de la fin des temps, comme toute une série d'autres catastrophes naturelles», confirme Christian Grosse, historien et anthropologue du christianisme. Les épidémies sont d'ailleurs un motif récurrent dans l'Ancien Testament. Dans la collapsologie, cependant, il n'est aucunement fait référence à des risques épidémiologiques, indique Dominique Bourg. «Ce qui est au cœur des théories de l'effondrement, précise-t-il, c'est l'épuisement des ressources, le dérèglement climatique ainsi que l'effondrement du vivant que celui-ci entraîne.»

Vocabulaire et conception du monde

«Les craintes liées à la fin du monde traversent les époques, mais chacune les traduit dans ses propres termes», analyse Christian Grosse. Il s'agirait donc principalement d'une question de vocabulaire, mais aussi de conceptions du monde. Car si le risque sanitaire n'est pas clairement mentionné au sein des théories de l'effondrement, il est bel et bien une réalité que les scientifiques perçoivent – et attribuent précisément à la crise environnementale. «L'histoire nous l'apprend: chaque fois qu'on déstabilise les écosystèmes, on déstabilise également les populations et leurs équilibres», explique Dominique Bourg, citant en exemple les attaques gigantesques de criquets que subit au-



Le Triomphe de la Mort (1562), de Pieter Bruegel l'Ancien. DOMAINE PUBLIC

jour d'hui l'Afrique de l'Est. «Quand vous déstabilisez l'équilibre naturel, ça se manifeste par des populations de pathogènes qui peuvent croître anormalement ou simplement étendre leur diffusion.»

Changement d'époque, changement de registre donc. La collapsologie a aujourd'hui pris le pas sur le récit biblique de l'Apocalypse. Ses théories sont mêmes devenues extrêmement populaires au sein de la population, comme en témoignent les chiffres d'un sondage réalisé en novembre par l'Institut Jean Jaurès. Selon ses chiffres, et avant même la pandémie actuelle, 71 % des Italiens et 65 % des Français se disaient d'accord avec l'assertion selon laquelle «la civilisation telle que nous la connaissons actuellement va s'effondrer dans les années à venir.»

«On est déjà dans une dynamique d'effondrements, au pluriel, dans une avancée des sociétés vers des chocs successifs», exprime Dominique Bourg,

«Le coronavirus ne fait que s'ajouter à cette tendance. D'ailleurs, sans cette conscientisation collective de la fragilité de nos sociétés, on n'aurait probablement pas connu de tels phénomènes d'émeutes dans les magasins», affirme le philosophe.

«Les craintes liées à la fin du monde traversent les époques, mais chacune les traduit dans ses propres termes»

Christian Grosse

Ces théories de l'effondrement seraient-elles nourries de l'imagerie chrétienne de l'Apocalypse? «Je ne pense pas, répond l'historien Christian Grosse. Ces discours sont formulés en

grande partie dans le registre scientifique, qui rompt justement avec une lecture religieuse, providentialiste et morale du monde.» Le discours apocalyptique, lui, «confesse de son côté que Dieu apposera un terme à l'histoire», formule le théologien Simon Buttica. «Sous le régime de l'Apocalypse, ce sont les péchés de l'homme qui déclenchent la catastrophe. Dans la collapsologie, on est plutôt sur les conséquences des agissements de l'être humain, en particulier de la civilisation occidentale», décrit Christian Grosse. La notion de conséquence a donc également remplacé, au sein des mentalités, celle de punition divine. L'épidémie de la peste noire, au XIV^e siècle, est par exemple encore ressentie comme «une punition pour les conduites humaines», renseigne l'historien. «À partir du XVII^e, commence à s'installer un discours de type naturaliste et médical, plus tard, hygiéniste. A ce moment-là, on sort de l'idée que l'on

est entièrement sous l'emprise d'une providence divine.» Ce changement d'interprétation serait donc dû aux avancées de la science? «Pas uniquement. Il y a aussi à ce moment les avancements de l'Etat, qui met en place des politiques de prévention pour prévenir la diffusion des épidémies ou les incendies dans les villes», complète-t-il.

Punition ou conséquence?

La théologie chrétienne a également évolué au fil des siècles. Comme le précise Simon Buttica, «même si le Jugement dernier trône en bonne place dans nos représentations modernes de la fin du monde, pour les biblistes et les théologiens, celui-ci est moins synonyme de punition que de dévoilement.» Et d'expliquer: «Ce qui frappe dans le Nouveau Testament, c'est le critère de ce jugement. Loin de tout arbitraire, celui-ci met à nu le comportement antérieur des croyants, notamment dans leur relation sociale aux «plus petits». Le jugement sonne comme l'heure de vérité, où Dieu vient statuer sur l'authenticité de la foi, qui n'est rien d'autre qu'une supercherie, si elle n'a pas porté de fruit.»

Nouvelle moralisation?

Alors que le discours de l'Eglise s'est distancé de la notion de punition divine, étonnamment, «une partie des discours de la collapsologie sont en train de réintégrer des dimensions morales et spirituelles», relève Christian Grosse. «Si vous voulez comprendre ce qui se passe aujourd'hui, relisez le livre biblique de l'Exode, estime d'ailleurs Dominique Bourg. Dieu envoie des messages, et nous faisons comme pharaon qui ne veut rien entendre. Le phénomène Trump et Bolsanaro, la crise écologique, c'est complètement biblique. On a cru qu'on pouvait réaliser son humanité par une espèce de consommation déjantée. C'était devenu notre spiritualité.» Mais quid de la crise actuelle? «Elle va agir comme une sorte d'accélérateur de l'évolution des consciences déjà entamée, estime le philosophe. Alors que nous devons aujourd'hui restreindre notre affirmation extérieure, il nous faut redévelopper notre intériorité. Savoir distinguer l'essentiel du superflu, redonner un sens à la contemplation, etc. La spiritualité en tant que relation avec l'invisible peut prendre, dans ces circonstances, tout son sens.» I

Bougies aux fenêtres, shabbat et cultes radio

Actions ► En signe d'espérance et de communion, la Conférence des évêques suisses (CES) et l'Eglise évangélique réformée de Suisse (EERS) appellent à l'occasion de la crise du coronavirus à allumer une bougie à la fenêtre chaque jeudi soir à 20 h et à prier, par exemple un *Notre Père*: pour les victimes du virus, pour celles et ceux qui travaillent dans le domaine de la santé et pour toutes les personnes menacées d'isolement dans la situation actuelle. L'objectif est de créer un océan de la lumière de l'espérance à travers tout le pays. Cette action durera jusqu'au Jeudi Saint. «L'Eglise est plus qu'une maison – elle est une mission, celle de veiller les uns

sur les autres, tout particulièrement quand il y a une menace», assure pour sa part le pasteur Gottfried Locher, président de l'EERS.

De son côté, l'Eglise vaudoise propose une hotline, soit un service d'écoute et d'accompagnement à distance à la suite de la suppression des messes et des activités dues au coronavirus. Plus de soixante agents pastoraux seront disponibles ainsi à partir du 20 mars, 7 jours sur 7 de 7 h 30 à 20 h, au 021 612 23 33. Cette hotline veut répondre aux questions ecclésiales très concrètes, permettre un accompagnement spirituel et offrir un espace de parole afin de partager les émotions et les angoisses liées

L'Eglise vaudoise propose une hotline

à la situation que nous vivons actuellement.

La Fédération suisse des communautés israélites (FSCI), pour sa part, invite à «respecter la lettre et, plus encore, l'esprit des instructions des autorités». Il s'agira donc de célébrer sans invités le Shabbat et le Séder. Le *minyán* (groupe de 10 personnes réunies pour prier) est interdit, et les règles de sécurité, précise la FSCI, doivent également être respectées dans les magasins casher. La fédération invite aussi à prendre soin, «tout en observant les recommandations ci-dessus, des gens de votre entourage qui ont besoin d'aide. Un simple coup de fil peut faire beaucoup de bien».

Comme le rapporte Laurence Viloz, de Protestinfo, le culte radio diffusé, dimanche 15 mars, sur les ondes de la RTS a aussi suscité une pluie de réactions. «Les mesures prises pour lutter contre l'épidémie nous empêchent de vivre la collectivité comme nous en avons l'habitude», relève Philippe Gonzalez, sociologue des religions et des médias. Il estime toutefois peu probable que cela touche des personnes hors du séraïl. «Certes, la situation actuelle pose la question du sens, mais pour toucher tout le monde, il faudrait que l'institution religieuse soit une évidence partagée, ce qui n'est plus le cas, ici, en Suisse.»

La RTS a décidé de diffuser un autre culte dimanche

22 mars, en direct de la cathédrale Saint-Pierre à Genève, sur RTS 2 et sur les ondes d'Espace 2. «Cette offre particulière est liée à la situation d'isolement actuel, notamment pour les personnes âgées et en EMS», explique Michel Kocher, directeur de Médias-pro, le Département protestant des médias. Le nombre de diffusions d'offices religieux à la RTS a été drastiquement réduit, à la suite des mesures d'économie prises en 2016, passant d'une trentaine de messes et cultes télévisés par année à une vingtaine, dont deux seulement de Suisse romande, au lieu de douze. DOMINIQUE HARTMANN,

AVEC CATH.CH ET PROTESTINFO